

SYLVAIN GEORGE

# LA VITA BRUTA

Une adresse à  
Pier Paolo Pasolini

NP EDITIONS  
26, rue Damrémont 75018 - PARIS

© NP Editions 2016





## **Notes (brèves) de l'Egaré**



Je croise John près du port, de l'autre côté des docks, vers les bateaux, au revers de la ville, après le repas du soir.

Le 20 Juillet 2007.

On monte le petit escalier métallique qui donne sur le quai. On s'arrête. Plus loin un homme se tient debout, adossé contre les murs métalliques orangés, zébrés de graffitis :

*Afghanistan*

*Dieu, aide-moi*

*Nous sommes si loin*

Il gagne du temps, il économise du repos, il prend des forces, il pense, il rêve, il observe le va-et-vient des camions qui entrent dans les ventres des navires.

On marche un peu sur la bande de goudron qui surplombe légèrement le port, on s'arrête. Il y a un peu de soleil. Un vent froid aussi. Le navire tangué. Il s'agit du Manet je crois cette fois-ci. Plus loin d'autres navires encore, mais je n'arrive pas à déchiffrer leur nom sur la carlingue. Ils appartiennent de toute façon aux deux compagnies maritimes qui font la Manche, c'est sûr.

On s'assied, ou plutôt, nous nous tenons accroupis.

John Yihaish est là, en face de moi. Je le connais depuis peu.

Une veste bleue, un pantalon de velours rouge et, en-dessous, un autre pantalon en jean. Des chaussures marrons, des chaussettes bleues avec des losanges oranges et liserés blancs. On devine sous la veste bleue un tee-shirt blanc, superposé à un autre tee-shirt couleur kaki. Cheveux noirs, mi- longs, attachés à l'arrière avec un élastique, moustache fine et petite barbe noires, traits fins. 38 ans.

Il écrit sur un papier doucement.

Il dit qu'il est un animal.

Il sort de sa poche un petit cahier.

Un cahier, avec un cadre bleu ciel vers l'extérieur, une ligne rouge en pourtour à l'intérieur, un jeu de losanges bleu marine entre les deux. La page est dotée de lignes à larges intervalles. On dirait un cahier créé pour une occasion spéciale.

Il ressemble à un cahier d'écolier qui se cherche. Un écolier, un enfant, un jeune homme, qui aurait choisi avec soin le support sur lequel écrire, sur lequel tracer des lignes et des signes qui lui plairaient, qui le devineraient. Un écolier qui n'aurait pas peur de l'école, ne lui accordant pas plus d'importance que cela. C'est un cahier comme il n'y en a pas en France, je n'en ai jamais vu de tel. Un cahier d'écolier, pour qu'un écolier, un ancien écolier, puisse en faire un manuscrit, et dessiner des arabesques.

Je ne vois pas les pages précédentes, mais elles semblent occupées par une écriture fine, des ratures.

## LA VITA BRUTA

Le cahier a vécu : le bord des pages est irrégulier, épais, émoussé comme ces vieux couteaux édentés, ou ces vieux couteaux tout lisses, sans dents, et qui ne peuvent plus servir qu'à étaler le beurre. Elles semblent collées les unes aux autres en une masse compacte. Il faut pincer et tordre la feuille par le milieu pour tourner la page.

Un cahier qui, ici, semble tout en importance. Une présence du lointain, peut-être. Un cahier bizarrement émouvant.

On sort trois bières.  
Chacun en boit une.  
On partage la dernière.

Le temps passe vite.  
Il a parlé si vite.

*La vita bruta ! La vita bruta !  
C'est ce que Temesghen dit toujours, tu te rappelles ?*

*Temesghen dit toujours :  
« La vita bruta, la vita bruta,  
comme disent les italiens.  
Brutissima, la vita, brutissima ! »*

Son cahier est posé sur un de ses genoux. Il écrit avec application tout en parlant.

La lumière du jour fait d'étranges variations, alterne le sombre et le clair. Tantôt concrète et palpable, elle donne chair, rend tangible et vérifiable, les différents plans dans l'espace, détache et distribue les êtres et les choses ; tantôt labile et évanescence, elle fait fuir les visages qui se fondent et se confondent dans des jeux d'espaces et de temps.

Le bleu vire au bleu nuit. Il fait plus noir à présent.

John prononce le nom d'une jeune femme, Louam.

Sous la figure tutélaire du vieux beffroi de Calais - un beffroi de vieilles pierres mousseuses, trônant de façon incongrue sur la Place d'Arme; vieilles pierres de veille, beffroi de surveillance, panopticon si proche du nouveau beffroi de la ville, au coffrage de béton, au revêtement de briques rouges - sous la figure tutélaire du vieux beffroi de Calais donc, j'ai vu passer une nuit, ici

un corps furtif, inattendu et solitaire, en route vers le port. Un corps alors anonyme, un corps parmi des centaines d'autres corps présents dans la ville, et que je ne pourrais jamais rencontrer et connaître. Et aujourd'hui, l'évocation de ce prénom me rappelle cette silhouette inconnue, entr'aperçue un instant, singulière et irréductible elle aussi, dotée elle-aussi bien sûr d'un prénom que je ne connaîtrais jamais.

Il se met donc à parler de cette jeune femme, Louam.

*C'était une jeune femme souriante, très gentille, très intelligente.*

*Je suis très triste de la mort de Louam.*

*La vie est si différente de ce que nous attendions, si différente.*

Elle était du même village que lui : Makouka. En Erythrée.

En Erythrée, la guerre avec l'Ethiopie, décision du départ. Il ne me donne pas trop de détails, et je ne le questionne pas. Il parle à flux tendu, je ne l'interromps pas.

NOTES (BRÈVES) DE L'EGARÉ

*Erythrée,*

*Soudan,*

*Libye.*

*Asmara,*

*Kartoum,*

- *Désert : Il fait tellement chaud dans le désert, tellement chaud.*

*Tripoli,*

- *Très dangereux. Le nom du quartier où nous étions s'appelle Gourджи. Un quartier avec beaucoup de trafic de drogue, très dangereux. Nous vivions-là, en attendant de partir. Les libyens nous rackettaient, nous volaient, nous battaient. Nous étions parqués comme des bêtes dans une pièce en attendant d'être assez nombreux pour partir et prendre le bateau.*

- *Prison : Elle a été en prison. C'est très dangereux pour une femme, très dangereux.*

- *Aziz : le samsari, l'intermédiaire. Tu dois payer 1200 dollars le passage. Parfois ce sont des adolescents qui font le samsari, le temps de gagner assez d'argent pour partir.*

*Italie,*

- *Tu traverses la méditerranée. 24 heures.*

*La peur, c'est la peur. Les gens sont malades. Certains perdent la tête. Une nuit, un gars a oublié où il était, a dit qu'il allait pisser. Il a enjambé le bateau, et nous ne l'avons plus revu.*

Vite :

*Lampedusa,  
Syracuse,  
Rome,  
Milan.*

Elle reste un an à Milan. Travaille dans un bar. Elle a travaillé quelques mois dans un bar, après Lampedusa et un passage rapide dans des villes italiennes. On dit aussi qu'elle s'est prostituée pour payer son passage vers l'Angleterre, pour continuer son voyage.

*C'est tellement difficile de vivre en Italie.  
Tellement difficile.  
Il y a beaucoup de racisme.  
Je suis seule.*

Je suis seule, je n'ai que moi-même.  
Je ne peux compter que sur moi-même.

Elle est restée un an à Milan.

Elle a envoyé huit cent euros à sa famille.

Elle a économisé de l'argent pour partir.

Elle est venue ici, à Calais.

Elle est partie d'ici, de Calais...

*A cause de la guerre.*

*Fuck, C'est quoi cette ville ?*

On essaie de prendre les camions. Cette ville est un piège, avec des chasseurs, du gibier le jour, du gibier la nuit.

Un jour, c'était la nuit comme ces nuits électriques, baignées par les néons, les lampadaires, et le vacarme des lignes à haute tension. Les nuits de potence grésillent, grésillent.... On repère les gibets métalliques à ces chants de nuit là. Une nuit donc, à trois heures du matin, un groupe se dirige vers les parkings. Louam est là. John aussi. La nuit du 07-07-2007 au 08-07-2007 exactement, ils sont aux abords d'un parking tenu par les passeurs, pour entrer dans les camions. Les flics arrivent, en nombre. Ils débarquent très vite, nous encerclent ! Elle

s'échappe, se met a courir, revient, repart, revient, se trouve sur l'autoroute. 19 ans.

*Elle s'appelait Louam Beyene, et venait d'Erythrée.*

John écrit en lettres capitales : ACCIDENT

puis,

*La guerre, entre l'Erythrée et l'Ethiopie.*

Quel jeu étrange : une cage thoracique abîmée comme un de ces chariots de centres commerciaux qui traînent le long des autoroutes, ou bien encore des docks de Calais. Un tissu abandonné traîne sur le sol en contrebas du quai. Un autre est pris dans des sortes de rouleaux de barbelés (des barbelés récents, avec des pointes horizontales comme des petites haches, et non ces vieux barbelés avec des pointes verticales comme on pouvait en trouver autrefois à la campagne par exemple, avant l'apparition des fils électrifiés), des rouleaux de barbelés installés de façon à ne pas franchir les barrières, et de ne pas avoir accès aux docks donnant sur le port. Tout est fermé. Personne n'a le droit d'y aller.

L'homme, est toujours adossé contre la muraille métallique orange, immobile. De temps à autre, il fait un pas, un autre, puis revient à la place occupée. Se livre-t-il à un calcul secret, basé sur des unités de mesure connues de lui seul ? Il semble désœuvré. Il attend. Il travaille pourtant. Il occupe l'espace. Il se prépare à la nuit.

Le vent passe, repasse devant nous, ne nous laisse pas en paix. La nuit où Louam est parti, lorsqu'elle s'est mise à courir, il y avait aussi beaucoup, beaucoup de vent. Ou bien est-ce une simple impression ?

*Du vent. Beaucoup de vent.*

*En été.*

Le vent est curieux. Il passe, s'attarde, regarde. Le vent peut être violent, et secouer généreusement les têtes. Les esprits deviennent alors furieux, les idées ne sont plus claires. Est-ce le vent, ou bien des herbes de fer qui viennent piquer les tempes ? Faire de chaque tête des chimères, des machines de guerres, des tanks ?

*Le mal de tête / mal à la tête, comme une pièce de métal*

*qui cogne dans ma tête.*

Les forêts s'embrasent au bois sec, et la fièvre tout aussi rapidement, rend le corps de John brûlant, s'empare de son front afin de le déles-ter peut-être de ces tourments qui ne tarderont pas à revenir, aussi vite qu'ils ont été éclipsés. Les lueurs persistent au lointain, les lueurs cré-pitent, en signaux alternés, blancs, vieux jaune, avant de s'éteindre pour réapparaître dans la nuit obscurcie et soudainement rouge. Les voi-tures passent. Tout va très vite décidément. Noir navire. Noir atlantique. Noir méditerranée. Noir goudron. Sur la route, aucune trace. Pas de constat, pas de papiers noircis. Tandis que j'en-roule un tissu trouvé sur les rails autour de ma tête de bois, qui cogne et cogne et cogne encore, mes yeux se révulsent, ma gorge se serre et je ne peux plus respirer. Je cours, la peur à la rage est passée, en une fraction de seconde...

*Tu comprends ?*

*Tu me suis ?*

C'était dans la nuit du samedi au dimanche, dans la nuit du 07-07-2007 au 08-07-2007.

La police avance. Tout le monde se disperse, s'éparpille, court dans différentes directions.

*Sur les rails des trains, sur l'autoroute....*

Tout le monde court, Louam devant, et moi je suis derrière. Une fuite, tendue, rapide. La peur évidemment de se faire arrêter une fois encore. On arrive près de l'autoroute. On essaie de trouver l'entrée de l'autoroute, mais on n'a pas le temps, et Louam, devant, est déjà au milieu de la route. A ce moment une voiture surgit, et percute Louam qui retombe comme la foudre après avoir été projetée dans les airs.

Elle est morte immédiatement. Il devait être trois heures du matin.

*La voiture ne s'est pas arrêtée.*

*Elle a disparu à toute vitesse.*

*Elle a pris la fuite.*

On se précipite autour de Louam qui est étendue sur le sol, sans vie. On fait un cordon sanitaire. On l'entoure de façon à ce qu'aucune voiture ne vienne l'écraser une nouvelle fois.

Toutes les voitures s'arrêtent. Elles ne sont pas très nombreuses car on est au milieu de la nuit.

On apprend ensuite que c'est un médecin très connu à Calais qui conduisait la voiture.

*Un docteur, tu imagines,  
un docteur !*

La police arrive vite sur les lieux - elle était à nos trousses ! - et nous trouve tous au milieu de l'autoroute, en train de faire un cercle autour de Louam. Nous sommes mutiques. On ne dit rien. On est choqué.

Les secours arrivent peu après, enlèvent le corps, l'emmenent à l'hôpital, mais trop tard, c'était déjà trop tard, ils n'ont rien pu faire, elle était déjà morte, elle était déjà partie. Le médecin dans la voiture, lui, s'est enfui.

*Elle est morte immédiatement !  
Un docteur, tu imagines, un docteur !*

Il a dit ensuite, lorsqu'il est allé au commissariat le lendemain, qu'il croyait avoir écrasé un

animal et non un être humain.

*Tu peux croire cela ? Un médecin célèbre.*

Tandis qu'il parle, le monsieur au loin est toujours contre la muraille métallique orange. On dirait qu'il reprend son souffle. Il sautille régulièrement sur place puis s'arrête un instant, avant de reprendre de nouveau son entraînement.

John dessine lentement sur le feuillet une sorte de collier de perle, entouré de petites vagues bleues. Le temps est nécessaire pour redonner à la mer ses sillons, au corps la beauté des gestes, au nacré le gout du salé, la perle et sa valeur.

John reprend son récit.

*Je ne me rendrais jamais.*

Nous sommes emmenés au commissariat par la police. Nous sommes une dizaine. On nous pose des questions. Nous racontons tout. Nous racontons à la police qu'une voiture a renversée Louam, s'est enfuie, ne s'est pas arrêtée. Nous racontons que la voiture n'est jamais revenue.

*Je ne me rendrais jamais.*

Les jours d'après, on a appelé la famille de Louam en Suède, en Suisse, en Erythrée. Elle a été rapatriée là-bas. Le corps n'est pas dans un des cimetières de Calais. Il n'est pas dans une tombe anonyme. Car en effet, ici, certains corps sont cachés, dissimulés. Et l'on peut trouver dans un des deux cimetières de la ville des tombes en pierres noires, lisses et rectangulaires, sans aucune inscription. Là-bas dans mon village, le nom à un corps, le corps à une tombe, la tombe à un nom.

*Moi aussi je dois partir.*

*Je dois y aller,*

*et pourtant je suis encore là.*

*J'espère que l'Angleterre sera bonne pour moi.*

*Oui, j'ai des livres. Pas beaucoup. Un ou deux.*

*Et un cahier.*

*J'étais professeur de sciences-physiques.*

*J'ai toujours aimé la lecture.*

*Je lis.*

*Toujours.*

Il faut déchirer les pages des livres parfois, car certains livres oublient les noms des morts. Ce ne sont que des mots sur un papier. Ce n'est que de l'encre sur du papier : décédé. Il faut les écrire les noms. Le nom s'écrit, il se lit, il se prononce. Il ne disparaît pas. Il est là. Il désigne un visage et un visage se devine. Un visage se regarde. Un visage se touche. Un visage nous désigne, un visage nous devine. Un visage nous touche, un visage nous regarde. Le visage devient la norme. Le monde, alors, est vu à travers ce visage, un bref instant dans la commune mesure, dans l'unité de temps convenu. L'expérience alors est fugitive, mais s'inscrit dans la mémoire, telles les marques des dents et des mâchoires sur le bras qui enlace, ou pire, le bras qui attrape, le bras qui frappe, le bras qui brise. L'expérience se retrouve, se réactive. Elle est douce ou furie, elle définit une sorte de poétique un rythme propre, une déprise du rythme imposé. Qui parlait de cette prière comme un art de l'écoute et de l'attention ? Doucement, sous un battement de paupière, le doigt d'une main qui bouge... une violence sourde et souveraine fait basculer les plateaux, et le grand-toujours choit promptement, tandis que l'éternel-petit soudain

devient visible. O mémoire dans sa définition la plus pure : cantique des créatures, échos et silences, souffles, soupirs, airs et chansons entendus, odeurs et parfums reconnus, fleurs, fruits et autres rencontres : Jasmins-amour, Ajoncs-colère, Aloès-chagrin, Achillée Millefeuille-guerre, Acacias jaune-amour secret, Barbotine-je suis contre vous, Freesia-la grâce, Crocus-joie, Lys-majesté... tissent le parterre et la composition, signes de la muette nature, chants des plaines obscures et des peuples perdus. Le mouvement de descente et d'ascension des plateaux, ce jeu du singulier, est le temps des sourires comme des rages immanentes, sur les faces, les visages ou les cœurs, ivres et pleins, des hommes de l'ombre, des hommes et des ombres.

*On me,*

*On te,*

*On nous suicide* chante-t-elle,

cette image lointaine,

l'image hors-champ,

l'image manquante.

La nuit brûle doucement, et John se gratte la tête.

Sur le cahier, d'une écriture fine, à l'encre couleur turquoise, il déroule peut-être de nouvelles tables, de nouvelles unités de mesure :

*La vie.*

*La vie après la mort.*

*Le succès n'est pas une question de chance  
mais un travail difficile  
et une question de discipline.*

*Je suis ici en France.*

*Et je ne veux pas me rendre.*

*Je dois marcher, et disparaître.*



## Poèmes de l'Egaré



I

Je l'ai revu hier,  
Le tee-shirt aux rayures sombres.  
Il trônait humide et vert,  
Perdu au milieu des rails,  
Le fil de laine en l'air,  
Défait en ses mailles,  
Perdu,  
Dans l'ombre chagrine,  
Du blanc des cailloux,  
Et de l'aube marine.

II

Des vêtements trainaient là,  
Pendus aux arbres,  
Etranges fruits  
Que l'on ne pourra jamais cueillir.

III

Petit cylindre de fer,  
Jeté après usage,  
Enveloppe de métal,  
Rouge et blanche, si sage,  
Posée ainsi dans l'herbe  
Verte et grasse,  
Entre les vêtements  
Abandonnés, pêle-mêle,  
Et les gouttes de rosée.  
Elles glissent, glissent,  
Ces perles de colliers défaits,  
Sur la boîte de coca métallique,  
Et rencontrent le mot écrit,  
Une marque, un sceau, une allégorie :  
Freeway.

IV

Sur les rails,  
De la ville à la forêt,  
De la forêt à la ville.  
Sur les rails,  
Je l'ai revu,  
Le tee-shirt  
Aux rayures vertes,  
Au corps gris volcanique,  
Autrefois océanique.  
Vagues tristes.

Il était là,  
Toujours,  
Ce tee-shirt maussade,  
Plus gris encore,  
Et enregistrait,  
Nuit comme jour,  
A l'insu de tous, et des forts,

POÈMES DE L'EGARÉ

Les passages répétées,  
Milles fois déclamés,  
Des hommes d'hiver.

V

Entre les cailloux,  
Battue par la brise,  
Une horloge inconnue,  
Sans verres, ni aiguille.  
L'herbe doucement maquille,  
Des pages écrites à l'encre noire.  
Arabesques fines et élégantes,  
D'un journal abandonné,  
Par un auteur de talent,  
Traçant ses lignes de fuite,  
Loin du jour naissant,  
Et de l'histoire donnée.

VI

Il est là, toujours,  
Encore, en rade,  
Le tee-shirt,  
Mesurant années après années,  
L'oubli au lieu le plus sûr :  
Le trou dans le sol.  
Tandis que jour après jour,  
Les cris des mouettes font entendre,  
Les mers les plus anciennes,  
Les rochers les plus échoués,  
Le temps et ses cendres.

VII

Un étendard est déployé,  
Sur le grillage, le barbelé !  
Perdu au milieu du ciel,  
Emporté par le vent,  
Il rayonne,  
Rouge écarlate,  
Le sweat-shirt à capuche,  
Un trou d'air  
Dans le ventre.

VIII

Froid,  
Lèvres bleues.  
Je marchais dans la rue,  
Et j'ai vu au loin cette masse rouge et informe,  
Sur l'asphalte noir et triomphant.  
Et j'ai serré ce cœur entre mes mains,  
Et le sang a jailli,  
Et je l'ai porté à mes lèvres,  
Afin de le boire comme le jus d'une grenade,  
Jusqu'au bout de l'ivresse,  
Avant qu'il n'explose,  
De rage et de colère.

IX

Là encore  
Une fontaine,  
Un peu d'eau,  
Du dentifrice,  
Des brosses a dents,  
Du savon,  
Des chaussettes,  
Un pantalon,  
Une pierre,  
Que le froid s'amuse à fendre.

X

Ce mord qui me casse les dents,  
Ce mord qui me coupe la langue,  
Ce mord qui me scie la bouche.  
Ces morts qui peuplent mon corps,  
Habitent les moindres ports,  
Visitent les navires.  
Appels et souvenirs,  
Sourire encore,  
Et toujours.

abattre, couper, débiter, découper, fendre,  
séparer, tronçonner

XI

Faim,  
Trop faim,  
Alors que la ville résonne,  
Des clameurs des jours de fêtes,  
Et que les appétits s'aiguisent.

**XII**

Le froid est en moi,  
Le noir me gagne,  
Il faut reprendre abîme.

XIII

Non, non, ne m'abandonnez pas,  
O Sainte colère,  
Je te vomis sur la grève.  
En mille vagues, le soleil cogne,  
Contre la tempe des soldats de feu,  
Les langues lèchent les mers de sable,  
De sel ou de guerres,  
Lèchent la peur,

- la peur en haillons,  
la peur de boire l'eau en tourbillon -

Lèchent les cratères  
Des mains longtemps immergées,  
Les crevasses et fissures des pieds,  
Lapent l'acide des ventres entrouverts,  
Tandis que le vent, va, vient, lacère,  
Les rochers les plus échoués,

POÈMES DE L'EGARÉ

Jusqu'au devenir des griffes,  
Plus acérées encore.

XIV

Les ongles écorchent le goudron des routes,  
Les dents s'aiguisent sur le fer des cloches,  
Les tympanes sonnent au rythme des caillots,  
Des flots de sang,  
Et la houle rouge et violente,  
Teinte le ciel mourant.  
Disparaître, sans adresse,  
Inconnu alors en des terres inconnues,  
Familière en ces terres si peu familières,  
Fosses où le corps s'affaisse.  
L'origine est nue,  
Hors toujours,  
Des lits et dits des rivières.  
Au fond des gorges sans fond,  
Les tourbillons, trous d'ombres,  
Bouches voraces,  
Plus noirs que le temps,  
Et les vers sortis de l'oubli,

POÈMES DE L'EGARÉ

Rimes, ondes,  
De ce qui ne peut être à jamais prescrit.

XV

Temps, temps, et reste,  
Temps de ce temps,  
Temps maintenu, temps contenu,  
Temps dû,  
Temps du Capital,  
Temps capital dû au Capital,  
Crises, crises éternelles.

Reste dû.

Temps de ce qui se fonde,  
Temps du geste, de l'aube,  
Et sa danse, en robe claire,  
Ses lumières, ses éclairs...  
Ah ! Fauves, nés sans aucun blason,  
Comment ne vous a-t-on appelé :

« Barbares, bêtes féroces, démons... »,

Mots brûlés.

XVI

Fauves,  
Noms, plaies que porte  
Le corps défait...  
Que mâchent les ombres errantes ?  
Que chantent les loups,  
Dans la course de l'hiver ?  
Quoi, « aube claire du geste juste ? »  
« Temps de ce temps-là  
Qui fonde et foudroie ? »  
Langues qui bégaient,  
Et bégaient, et bégaient,  
Langues gonflées, langues éteintes,  
Langues mortes,  
Salive, eau, pierres posées sur la langue,  
Crachats de misère, bouches de rien,  
Quels vains oracles.  
Pour de l'or,  
Tout est blanc ou noir.

XVII

Fauves, Fauves,  
Si proches,  
Venez là.  
Venez-là,  
Que je sache enfin que faire,  
De ces paysages de chairs  
Et de colère,  
Venez là que je me reprenne,  
Venez là que je m'abandonne,  
A l'oubli peut-être,  
A la misère, jamais.  
Viens là, Fauve,  
Que je te serre  
Enfin dans mes bras,  
Viens là que je te marque, à vif,  
Bien mieux que ne pourrait le faire,  
Les brasiers, les guerres,  
Et les brûlures d'hier !

XVIII

Fauve, Fauve  
Qui vient de loin,  
Emporte moi,  
Loin des saisons,  
Loin de ma famine,  
Que je ne puisse revenir  
En cette maison,  
Que je ne puisse revenir  
En cette famille.  
Emporte moi,  
Avant que je ne mange  
Mes mains,  
De peur qu'elles ne me trahissent  
Encore,  
Tapent et fracassent ventre  
Et reins.  
Emporte moi  
Avant que je ne les torde,

LA VITA BRUTA

Ces mains,  
De peur qu'elles ne fautent  
Encore,  
Se rejoignent l'une l'autre,  
Se blottissent l'une contre l'autre,  
Veules,  
Poignet contre poignet,  
Et accueillent les chaînes nouvelles,  
La patience, l'espoir suranné,  
Les chants des lendemains, le fer.  
Nuits polaires.

XIX

Fièvre, Fauve,  
Emporte-moi,  
Loin des meules, des moulins,  
Des baies, du bleu, du ciel,  
Des semailles, des moissons,  
Du fer, limaille de mes lèvres,  
Emporte-moi avant que  
Je ne ronge encore,  
Les os, les restes, la terre,  
Les vestiges d'hier,  
Les ors de demain,

Vite,  
Que je cesse de me perdre,  
Je ne cesse de me perdre

Rite,  
Que ne suis-je, ici ?

LA VITA BRUTA

J'attends, fauves,  
L'arrivée de la nuit.

XX

Il est dit,

- Nuit d'oubli,

Au Parlement du bourg,  
Fracas connu des trompettes et tambours,  
Article mare nostrum etc. :  
Pas de corps,  
Pas de traces de violence,  
De feu ni de sang,  
Sinon la grandeur des ruines.  
Peur et terreur, horreurs,  
Echouent sur les rives diurnes,  
Et nocturnes,  
Mais les morts bien réels ne peuvent aller  
contre la fiction.  
Tout est nettoyé.

**XXI**

Il est dit,

- Nuit obscure,

Ce qui est en deçà,

Ce qui est au-delà,

Ne peut trouver place,

Rien ne fut.

L'Histoire est couronnée, finie,

Il faut tout effacer.

**XXII**

Il est dit,

- Nuit perdue,

Mordre, encore et toujours,  
La chair de l'ennemi vaincu.  
A la pointe du jour,  
La morsure, littérale et figurée.  
Qu'il ne reste rien  
De ce qui ne peut être prescrit.

**XXIII**

Sang et démocratie.

**XXIV**

“ *Ceuta? La merda !* ”

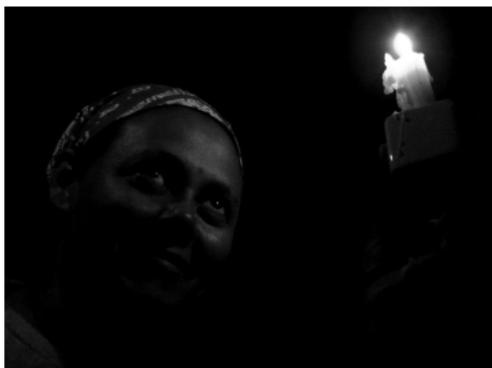
XXV

*« Exodus is enough now.  
Maria, you know Maria ?  
Exodus is enough.  
We are ready to lost. »*

**XXVI**

Alors,  
Rage, fuite, joie.  
Alors,  
Ce qui ne se voit pas.

(2014)







## TABLE

LA VITA BRUTA.....	3
Notes (brèves) de l' Egaré.....	9
Poèmes de l' Egaré.....	31

## L'AUTEUR

*Sylvain George est un cinéaste et écrivain. Après des études en philosophie notamment, au cours desquelles il a travaillé sur l'oeuvre du philosophe Walter Benjamin, il réalise des films documentaires et expérimentaux, poétiques et politiques, sur les thématiques de l'immigration et des mouvements sociaux. Ses films sont diffusés dans les grands festivals internationaux comme dans les réseaux underground.*

DU MEME AUTEUR

Chez NP Editions

TIME BOMB - Programme sur le cinéma qui vient.

LE POEME NOIR.

AD NAUSEAM.

## FILMOGRAPHIE

L'IMPOSSIBLE - PAGES ARRACHÉES.

QU'ILS REPOSENT EN REVOLTE  
(DES FIGURES DE GUERRES I).

LES ECLATS  
(MA GUEULE, MA REVOLTE, MON NOM).

VERS MADRID - THE BURNING BRIGHT.

NO BORDER  
(ASPETTAVO CHE SCENDESSE LA SERA).

N'ENTRE PAS SANS VIOLENCE DANS LA  
NUIT.

UN HOMME IDEAL  
(FRAGMENTS K.).

EUROPE ANNÉES 06  
(FRAGMENTS CEUTA).

LES NUEES  
(MY MAMA'S FACE).

ILS NOUS TUERONT TOUS.

NOCTURNE BLANC-CHASSEUR.

PARIS EST UNE FÊTE.

NP Editions / Noir Production  
[www.noirproduction.net](http://www.noirproduction.net)



ACHEVE D'IMPRIMER  
DANS L'UNION EUROPEENNE  
POUR LE COMPTE DE NP EDITIONS  
EN FÉVRIER 2016

ISBN : 978-2-9555937-2-1  
DEPOT LEGAL : JANVIER 2016